ALINTEL

ES VALLEE ROMAN MERCURE DE FRANCE

33-34 94

ALINTEL

8° Y 2
102171

DU MÊME AUTEUR

Le Sub-Espace, roman (Hachette, prix Jules-Verne, 1961), sous le pseudonyme de Jérôme Sériel.
Le Satellite sombre, roman (Denoël, 1962).
Anatomie d'un phénomène (Regnery, 1965, Ballantine, 1974)*.
Les Phénomènes insolites de l'espace (Table ronde, 1966).
Visa pour la Magonie (Denoël 1972, Laffont 1978, J'ai lu 1974).
Le Collège invisible (Albin Michel, J'ai lu, 1975).
Aux limites de la réalité (Albin Michel, 1978).
Les Réunions électroniques (Addison-Wesley, 1979)*.
La Grande Manipulation (Presses de la cité, 1983).
Confessions d'un informaticien (Penguin, 1984)*.
Ordinateurs et systèmes de messages (McGraw-Hill, 1984)*.

(*) Non traduit en français.

JACQUES VALLÉE

83

Alintel

La première enquête de Pierre Lesage

MERCURE DE FRANCE

MCMLXXXVI

544

DI - 21-04-1986 - 09154

ISBN 2-7152-1395-6
© Mercure de France, 1986.
26, rue de Condé, 75006 Paris.
Imprimé en France.

Avertissement

Ce livre est un ouvrage de fiction inspiré par certains faits réels. Sir Eric Gairy, le professeur MacDonald, le général Samford, le Lieutenant-général Twining, Tim Jones, Al et Jeannie Mills et le capitaine Edward Ruppelt sont des personnalités contemporaines. CROSSBOW est le nom d'un projet secret du Pentagone qui a effectivement existé à l'insu des universitaires et des groupements civils. De même pour STORK, HENRY et le Comité SMART. Le système PYRAMIDER a été remplacé par un réseau encore plus puissant. En revanche, les autres personnages et les circonstances sont imaginaires. Toute ressemblance avec des individus réels, vivants ou morts, serait une coïncidence qui n'entre pas dans les intentions de l'auteur.

Le terme de *Marche-Vite* est utilisé dans les milieux du Renseignement scientifique américain pour désigner des objets lumineux se déplaçant à grande vitesse, qui apparaissent de manière aléatoire sur les photographies de la terre prises par les satellites-espions. La nature de ces phénomènes est inexpliquée.

Sommaire

1. La procédure Cabale 11
2. L'extraordinaire invention du professeur Borodine 23
3. La sieste du vétérinaire 39
4. Soirée tranquille à Manhattan 43
5. Le visiteur inattendu du président M'Babwe 55
6. Les jupons de Bételgeuse 61
7. La femme à la serviette mauve 77
8. Des milliards pour le Père Noël 87
9. Les marges épidermiques 97
10. Monsieur Legris se promène 107
11. Le diplomate malchanceux 121
12. Le cadeau du Sagittaire 135
13. Soirée mouvementée dans l'Oklahoma 145
14. Les souvenirs de Bill Mahoney 157
15. Tout ce que vous savez est faux 179
16. A classer sous contingence 195
17. Les ordinateurs d'Alintel 205
18. La nuit des simulacres 219
19. Le laboratoire clandestin 227
20. Le Marche-Vite 239

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

1.

La procédure Cabale

C'est à Bahreïn que tout a commencé.

Si le Marche-Vite avait été détecté dans le ciel de la Californie ou du Japon, nous aurions peut-être fait l'économie d'un désastre. Le rapport officiel est là, sur mon bureau. Il témoigne du fait que l'interception fut une erreur. Tous les pilotes ont été interrogés. Comme d'habitude, les détails techniques vont rester secrets pendant trente ans. Le rapport est intitulé LA CHRONOLOGIE D'ALINTEL.

On ne programme pas les opportunités historiques : elles surviennent seules. On les prend ou on les laisse. C'est un fait militairement reconnu que le Marche-Vite a déclenché une alerte au-dessus du golfe Persique et que l'analyse de sa trajectoire a démontré la possibilité d'une interception.

Le premier pilote qui l'aperçut fut le lieutenant Shamir, de l'armée de l'air israélienne. La lecture de son rapport me donne l'impression que Shamir est un jeune homme astucieux et réaliste. Son appareil hurlait dans le ciel du désert tandis qu'il photographiait une nouvelle raffinerie aux environs de Bahreïn. Le paysage

n'était qu'une suite monotone de dunes et de rivières sèches. Au bout de son aile droite, il y avait le ciel bleu et un autre chasseur couleur de sable, la queue frappée de l'étoile de David. Aux commandes, son chef, le major Gutman, un petit bonhomme dont les réflexes étaient légendaires, vétéran de centaines de sorties au-dessus de l'Arabie. Les deux avions étaient si proches que Shamir voyait des mèches de cheveux noirs sous le casque de Gutman.

Les missions de reconnaissance au-dessus du golfe Persique exigeaient des heures de vol monotone sur un paysage désolé, un ravitaillement acrobatique, des manœuvres compliquées pour éviter les radars, quelques précieuses minutes pour exposer le film, et le long retour vers la base. Ce soir-là, les deux pilotes devaient sabler le champagne en ville, à Haifa. Gutman était muté dans un centre d'entraînement. C'était sa dernière reconnaissance aux commandes d'un Kfir. Gutman avait vingt-huit ans, Shamir vingt-trois.

Gutman effectua un virage serré sur son aile droite pour compléter sa série de photos. Shamir le suivit. L'angle de son cockpit oblitéra les dunes. Quand il se redressa, il vit la mer, scintillante d'un horizon à l'autre, piquetée de soleil.

Un bouquet de palmiers vint à sa rencontre ; derrière les arbres, la raffinerie reparut avec ses gros réservoirs argentés et ses tours dispersées dans le sable comme des jouets égarés. Ce passage à basse altitude révéla les grues, les docks de déchargement, le fin réseau de tuyaux qui alimentait les tours métalliques, et même des silhouettes sur les gros tankers qui flottaient sur leur ancrage. Certaines d'entre elles gesticulaient,

injuriant sans doute les chasseurs à réaction dans le riche répertoire des insultes arabes.

Gutman activa son émetteur radio pour reprendre contact avec la base qui contrôlait leur mission, quelque part vers le nord.

— Jourdain-1 appelle station Sinaï. Nous avons les nouvelles constructions en vue. Deux unités de raffinage au sud de la route. Nous confirmons les photos du satellite. La capacité de stockage a été doublée. Je compte sept tankers dans le secteur nord. Nous ne pouvons pas identifier leur nationalité. Ce sera sur le film.

Suivant le protocole établi, Shamir fit basculer plusieurs interrupteurs à droite de son tableau de bord et commença son rapport :

— Jourdain-2. Les caméras fonctionnent normalement. Il me reste une bonne longueur de film. Je demande l'autorisation d'un nouveau passage au-dessus du port.

Shamir parlait hébreu avec un léger accent qui dénotait une origine orientale, peut-être la Russie du Sud.

La station Sinaï contrôlait tous les vols de reconnaissance israéliens sur la péninsule, de la Mecque au Yémen du Sud et au golfe d'Oman. Les missions surveillaient les mouvements de troupe, les nouvelles constructions militaires, les convois de ravitaillement, et le flot du pétrole.

— Sinaï à Jourdain, énonça une voix nasillarde. Autorisation d'extension refusée. Continuez sur le plan de vol prévu et rejoignez la base.

Les deux avions prirent de l'altitude, laissant derrière eux une légère traînée de condensation. Quand ils

virèrent, leurs ailes réfléchirent le soleil, lançant un double éclair vers le sol. Shamir sentit l'accélération dans ses tripes. L'appareil bondit dans le calme parfait du désert.

Un nouveau virage. Ils n'étaient plus seuls dans le ciel.

Shamir vit basculer l'énorme objet au sud de sa position. Il était lumineux. Gutman filait déjà dans l'autre direction.

— Jourdain-2. J'observe un engin non identifié, secteur sud.

La réponse ne se fit pas attendre.

— Décrivez la cible suivant la procédure standard.

Tout objet survolant la zone en question était automatiquement désigné comme une « cible ».

Pause. Gutman avait rejoint Shamir. Ils étaient entraînés pour une telle éventualité. C'est sans hésitation que Shamir récita comme une litanie les caractéristiques de son observation :

— Ici Jourdain-2. La cible ne possède ni ailes ni dérives apparentes. Mécanisme de propulsion : inconnu. Sources lumineuses périphériques : positif. Nombre inconnu, supérieur à dix. Couleur de la lumière émise : verte. Forme du fuselage : circulaire. Vitesse estimée : 1 000 kilomètres/heure.

Le lieutenant Shamir n'avait pas de préjugés à propos des objets volants non identifiés. Il n'avait pas non plus de préjugés quand il s'agissait de les abattre. Tout en parlant, il laissait courir sa main sur le tableau de bord, réorientant la caméra vers l'avant, changeant de filtre, activant le moteur. Cette fois, il y aurait des preuves.

— Attitude : horizontale. Signes et marques exté-

rieurs : absents. L'objet nous approche en gagnant de l'altitude.

Gutman était de nouveau au bout de son aile droite. Sa voix retentit dans le haut-parleur.

— Ici Jourdain-1. Je confirme l'observation. Je demande l'autorisation de dévier du plan de vol.

Shamir s'attendait à un délai, mais la réponse des contrôleurs fut instantanée :

— Autorisation accordée, permission d'interception.

La main droite de Shamir revint vers le tableau de bord, activant les circuits qui armaient les roquettes. Il vit le voyant lumineux du système de verrouillage s'allumer en rouge. Le radar de bord avait détecté une cible solide. Il ne s'agissait pas d'un mirage, d'une vague inversion de température, d'un effet atmosphérique. Il ne s'agissait pas non plus de reconnaissance.

Il plaça son appareil en attitude d'attaque et examina rapidement l'horizon. C'est alors qu'il aperçut les trois avions. Trois traînées à peine visibles, très loin, avec un petit point noir au bout de chacune d'elles. Gutman les avait vus également.

— Jourdain-1. Nous avons trois appareils étrangers à quatre heures de notre position.

« Les Awacs américains ne perdent pas un détail de la scène », pensa Shamir. De l'Arabie Saoudite ils peuvent suivre la moindre manœuvre. Il se demanda si les radars au sol, camouflés dans des endroits discrets hors des frontières israéliennes, recevaient la même information. Il fut bientôt rassuré :

— Sinaï à Jourdain. Trajectoire des trois appareils

confirmée. Ce sont des F-16 du porte-avions américain *Nimitz*.

Le navire faisait partie d'une escadre qui patrouillait dans le détroit d'Ormuz. Mais les Israéliens avaient la priorité d'interception. Une nouvelle voix se fit entendre sur la fréquence de la mission :

— Ici Alintel. Nous assumons le contrôle. Avortez l'interception. Préparez-vous à passer toutes communications sous la procédure Cabale. Nous avons établi un canal codé avec le *Nimitz*. Décrivez ce que vous voyez.

« Ça y est, pensa Shamir en ajustant les contrôles de son émetteur, la station Sinaï a été supplantée. » Ce n'était jamais arrivé. Les deux pilotes se regardèrent à travers le Plexiglas. La procédure Cabale constituait le code de sécurité le plus élevé.

— Ici Jourdain. L'engin accélère. Il monte devant nous. Notre azimut est 265.

Le dialogue avait pris une qualité étrange.

— Ici Alintel. Vous allez voler en formation avec les Américains. Ils sont équipés d'un canon à plasma. Passez sous Cabale.

Shamir poussa un bouton sur le panneau de commandes et le cockpit fut instantanément envahi par les voix excitées des trois pilotes américains. Ils parlaient vite et savaient ce qu'ils voulaient.

— Salut. Ici Utah. Nos ordres sont d'obtenir des données électromagnétiques et d'immobiliser ce gars-là. Suivez-nous.

Le ciel devint un rugissement, un entrelacement de machines volantes aux formes compliquées, la face inférieure des ailes hérissée d'armement.

— Ici Jourdain. Nous évaluons son diamètre à 400 mètres.

— Ici Utah. Mesure confirmée, 413 mètres. La cible est à 12 500 mètres et perd de la vitesse.

Les satellites espions devaient enregistrer la scène. Depuis des années, ces satellites avaient renvoyé vers la Terre des photos montrant des points de lumière qui dansaient dans l'atmosphère. La communauté internationale des Renseignements les appelait des Marche-Vite. On ne savait pas s'il s'agissait d'objets volants non identifiés ou de phénomènes naturels.

Encore la voix de Gutman :

— Ici Jourdain-1. Nous maintenons le contact visuel. L'objet s'efface.

Le disque était toujours au-dessus d'eux, traversant le niveau des 15 000 mètres, nimbé d'une lueur qui le brouillait comme un bâtiment lointain vu à travers la brume qui monte d'un lac.

Les cinq avions grimpaient à vitesse maximale, torrent de couleur et de bruit. Au bout des ailes du jet de tête, deux antennes apparurent. Une étincelle bleue s'alluma. Un globe de feu blanc bleuté, comme un éclair en boule, se forma devant l'avion et fondit vers l'engin. Shamir vit le disque pris de secousses comme s'il se débattait dans un filet. Il devint translucide, presque impossible à distinguer de l'atmosphère.

— Le radar indique que votre cible s'échappe.

C'est Gutman qui répondit :

— Négatif sur la perte de la cible. Cet engin est en train de s'évanouir sur place. Il reste prisonnier du plasma.

La foudre en boule contrôlée était une arme secrète américaine. Shamir, fasciné, en observait les effets.

— Ici Utah. Je crois que nous l'avons. Nous sommes à cinq kilomètres.

L'excitation du combat rendait la voix du pilote américain effervescente.

— Nos instructions sont de nous approcher de ce truc-là pour lui donner une nouvelle trajectoire. Jourdain, si vous vous dégonflez, vous n'êtes pas obligé de suivre.

— Ici Jourdain. Nous ne comprenons pas le mot « dégonflez ». Veuillez pardonner notre manque de maîtrise de votre beau langage, mon pote.

Shamir sourit. Autour de lui, l'appareil tout entier vibrait. Gutman continua.

— Nous avons atteint la zone occupée par l'engin avant sa disparition. Nous observons une turbulence.

La vibration s'intensifia. Shamir sentit les membrures de son Kfir trembler d'un bout à l'autre de son fuselage. Sa boussole se mit à tourbillonner. Le chasseur se mit sur une aile, vira, tomba en vrille. Shamir vit l'avion de Gutman traverser le champ de vision. Une explosion l'atteignit, une boule de feu rouge, jaune, orange, une traînée de fumée noire. Une masse incroyable vint presser son estomac. Un voile lui tomba sur les yeux. Il perdit connaissance.

Shamir revint à lui à une altitude de 3 000 mètres. Le désert qui montait à toute vitesse vers son appareil le fit sursauter. Il redressa le Kfir et regarda ses instruments, par réflexe, malgré la douleur de son ventre. La boussole s'était stabilisée. Tout semblait fonctionner, sauf la radio qui émettait un sifflement

strident. Il vit les avions américains en formation au-dessus de lui. Le sifflement s'interrompit.

— Tu reviens de loin, Jourdain. Rien de cassé ?

Il comprit que c'était l'urgence du sifflement d'alarme qui l'avait ramené à lui. Il n'eut pas le temps de penser à l'accident de Gutman. Alintel donnait des ordres :

— Rentrez en formation, Jourdain. Les Américains veulent le film et les données en application de nos conventions. Vous entendez Jourdain ? Vous avez ordre d'atterrir à Rub al-Khali.

Shamir regarda le désert. Les dunes, de grandes tentes blanches, circulaires, quelques palmiers, une Jeep. La mer, loin derrière. Il survolait un des chantiers du pipeline de Riyad. Les ouvriers avaient-ils assisté au combat contre le Marche-Vite ? Étaient-ils tombés à genoux ? Adressaient-ils une prière à Allah ? Shamir, en tout cas, pensa au major Gutman qui ne boirait pas de champagne avec lui ce soir à Haifa.

Il avait entendu parler de la base secrète du Rub al-Khali, dans le vaste désert qui formait la partie sud-est de l'Arabie. Rub al-Khali était aussi grand qu'Israël, la Syrie, la Jordanie et le Liban mis bout à bout, et ne recélait rien d'autre que des cailloux et du sable, quelques dattiers et une centaine de chameaux errants. La carte ne montrait pas l'aérodrome et la base de l'Agence nationale de sécurité qui servait de poste d'écoute sur le Moyen-Orient. Elle balayait tout le spectre électromagnétique. Quelle que soit leur identité, les types d'Alintel avaient des connexions puissantes, se dit Shamir. Il en était heureux, parce que l'aiguille de son réservoir d'essence oscillait vers

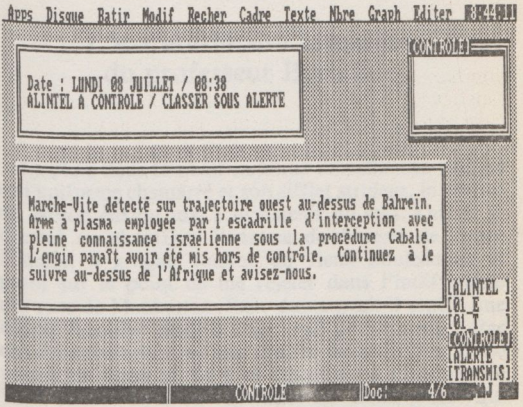
la gauche, ne lui laissant qu'une vingtaine de minutes de vol.

A la suite des Américains, Shamir descendit à 1 000 mètres, 400 mètres, 100 mètres, épousant les contours des dunes, plongeant de l'autre côté. Quand il discerna la piste devant lui, il sortit son train d'atterrissage. L'avion de tête se posait déjà.

On les attendait. Shamir distingua une série de dômes dans les dunes et un bâtiment rectangulaire, sans fenêtres, allongé sur le sable. Si les rumeurs qu'il avait entendues étaient exactes, sept niveaux différents s'enfonçaient dans le sol. L'un deux contenait le centre de calcul le plus puissant du Moyen-Orient.

Il n'eut pas l'occasion d'en voir plus. Des techniciens des marines le dirigeaient vers un hangar dont la courbe extérieure suivait la forme des dunes. Il coupa ses moteurs et ouvrit son cockpit. Quatre militaires drapaient une bâche de plastique jaune sur son appareil. Deux types en blouse blanche, tournevis en main, enlevaient du fuselage du chasseur la capsule photographique qui avait filmé la preuve de l'interception et la mort de Gutman.

Shamir enleva son casque, le prit sous son bras, regarda le ciel devenu vide et murmura pour lui-même une brève prière en hébreu. Puis il rejoignit les pilotes des Phantoms qui allaient faire leur rapport.



Message transmis. Vous disposez de 1.148 Ko de mémoire pour la réception

2.

L'extraordinaire invention du professeur Borodine

La pluie tiède tombait en lames scintillantes. Malgré son uniforme chamarré et son sifflet strident, le portier du Hilton eut du mal à m'obtenir un taxi. Quand je donnai au chauffeur l'adresse du bureau de Bruce Hamlin, il grogna comme un vieux bouledogue et parut sur le point de me rejeter dans l'indifférence des rues de Manhattan. Sans doute avait-il espéré une course lucrative jusqu'à l'aéroport de Kennedy ? Par charité envers moi, ou par crainte de la Justice, il me permit de rester à bord et démarra en direction de Wall Street. Tout en regardant les essuie-glaces qui raclaient la boue de Broadway sur le pare-brise, j'essayai d'imaginer la scène qui allait se dérouler.

Je n'avais pas vu Bruce Hamlin depuis deux ans. Le dernier travail de consultant que j'avais accompli pour lui avait porté un coup presque fatal à notre amitié, tout en m'enseignant une nouvelle leçon sur la nature humaine. Il m'avait demandé s'il devait investir dans une société de micro-ordinateurs qui démarrait. Je lui avais dit que le domaine était saturé, et je lui avais recommandé de refuser l'investissement.

Agacé par mes conclusions, il avait engagé d'autres experts jusqu'au jour où il en trouva un qui lui dit exactement ce qu'il voulait entendre. Il avait englouti 2 millions de dollars dans l'affaire et perdu jusqu'à son dernier sou. Curieusement, la psychologie des investisseurs étant ce qu'elle est, il m'avait reproché cet échec.

Il avait donc fallu un fait nouveau d'importance capitale pour réveiller son intérêt envers mes talents.

Au téléphone, Bruce avait refusé de me dire avec précision ce dont il s'agissait. Il s'était contenté de bafouiller qu'une découverte physique de la plus grande importance avait été faite par un savant génial. Cette découverte avait d'ores et déjà été réduite à un prototype qui fonctionnait. Il comptait bien être au nombre des heureux actionnaires-fondateurs dès que la firme serait créée.

Percevant mon scepticisme, il ajouta que mes émoluments seraient assurés, et la totalité de mes dépenses prise en charge. Un billet de première classe parviendrait le lendemain à mon bureau, sur le campus de Stanford.

L'université baignait dans la quiétude qui suit la fin du second semestre. Les membres de la Faculté s'étaient envolés pour l'été vers des sites de recherche ou de gros contrats industriels. Les étudiants avaient rejoint leurs familles. Demeuraient quelques étrangers, originaires du Nigeria ou du Danemark. Ils traînaient leurs savates de la bibliothèque à la cafétéria ou jouaient au football avec les employés.

Je n'avais aucun plan d'avenir. Je ne savais pas même si je recommencerais une année de cours à

Stanford, l'automne venu. La vie de professeur me semblait de plus en plus futile.

Ce matin-là, j'avais regardé mon visage dans la glace, à l'hôtel : le visage d'un homme de trente-huit ans, aux tempes grisonnantes. La moustache qui paraissait autrefois subtile et un peu diabolique, ne réussissait plus qu'à m'alourdir de nostalgie.

Un grincement de freins du taxi me tira de ma rêverie et le chauffeur me déposa au coin de Wall Street avec cinq minutes d'avance. Je pataugeai dans les flaques en me dirigeant vers la porte tournante. A l'entrée du gratte-ciel, je vérifiai sur le tableau que le bureau de Hamlin se trouvait bien au quarante-troisième étage.

On ne pouvait se tromper : la lourde double porte était ornée de grosses lettres d'or.

HAMLIN, RICHFIELD & THOR
PLACEMENTS FINANCIERS

L'hôtesse glissa mon imperméable sur un cintre et le rangea dans un placard parmi une dizaine d'autres vêtements ruisselants qui voisinaient avec quelques chapeaux. Elle me fit asseoir, m'offrit la tasse de café rituelle, appuya sur une série de touches multicolores de l'impressionnant clavier du téléphone pour faire apparaître M. Hamlin.

Je vis un petit homme jovial avec un visage de chérubin, des yeux très bleus, des cheveux fins couleur de sable, des bajoues. Sa langue se tortillait sur sa lèvre inférieure, lui donnant l'apparence d'un gros chat qui salivait devant un dîner juteux.

— Heureux de vous voir, monsieur Hamlin.

J'ajoutai : « Vous avez l'air d'un homme qui est sur le point d'investir son argent. »

Il était si enthousiaste qu'il dansait d'un pied sur l'autre, me secouant la main avec cordialité tout en me pilotant vers la salle de conférences.

— Très précisément, monsieur, très précisément ! Vous allez assister à une démonstration remarquable. En la voyant, vous serez obligé d'admettre que cela valait le déplacement de Stanford.

Il se propulsait à une vitesse étonnante le long d'un corridor blanc. Nous passâmes devant plusieurs tableaux abstraits et traversâmes plusieurs pièces où des jeunes gens, portant gilet et costume rayés, contemplaient des écrans encombrés de cotations financières et de graphiques statistiques.

— Combien avons-nous l'intention d'investir cette fois-ci ?

— La part disponible est de 5 millions de dollars, docteur. 5 millions.

— Ce qui représente quelle fraction de la société ?

— Le quart. Il faut engager des employés, construire l'usine...

— Je vois. Il s'agit d'instrumentation.

— Très précisément, monsieur. Un produit tangible. Vous serez stupéfié par les applications médicales.

« Me stupéfier ? Était-ce donc là son but principal ? Une revanche personnelle, peut-être, parce que j'avais eu raison deux ans plus tôt ? » Je chassai cette pensée.

Il ouvrit la porte de la salle.

Je ne vis rien qu'un grand mur de verre qui capta toute mon attention. Il donnait sur Manhattan avec son ciel gris, la mer argentée, la statue de la Liberté

qui se dressait, estompée, au bord de l'univers. Un remorqueur rouge et blanc dansait sous la pluie.

En bas, la circulation se collait aux immeubles. Des essaims de taxis jaunes comme des abeilles bourdonnaient aux carrefours.

Bruce Hamlin me toucha le bras. Je repris conscience de l'endroit où je me trouvais.

Il me présenta. Je serrai la main d'un homme ridé et soucieux, analyste financier chez Wehrner Brothers, d'un général en retraite, d'un roi de l'immobilier californien qui portait une chaîne d'or au cou, et enfin de notre invité d'honneur, l'inventeur Helmut Borodine.

C'était un homme singulier aux yeux très doux et aux oreilles décollées, coiffé en brosse à la mode des années cinquante. Son front était barré de grosses rides horizontales. Je lui donnai la soixantaine.

Bruce Hamlin nous assura que le professeur Borodine était, non seulement une personnalité connue pour ses conférences télévisées, mais aussi un grand physicien qui avait découvert le Tenseur nul de l'espace-temps.

Hamlin fit des manières autour de son champion, mentionnant ses humbles débuts comme soudeur à Detroit, ses avides lectures philosophiques nocturnes dans les bibliothèques de la ville, son départ pour la Californie en 1968.

Borodine secoua la tête et dit gravement :

— C'est alors que j'ai réalisé la vérité : seule une révolution du comportement humain pouvait nous sauver de l'annihilation. Il faut balayer nos vieux schémas de la physique de l'univers.

ALINTEL

Dans le monde entier, des observateurs constatent la présence continue dans l'espace aérien d'étranges engins que la communauté mondiale des Renseignements a baptisés "marche-vite".
A New York, Pierre Lesage, expert en informatique, se trouve confronté, par une série de hasards et de rencontres, aux terribles agents d'Alintel : l'agence internationale pour l'étude secrète des intelligences extérieures.
En quoi les mystérieux objets sont-ils liés à Alintel et pourquoi les événements sèment-ils une traînée de mort et de destruction d'un bout à l'autre des Etats-Unis ? Pierre Lesage devra saisir le contrôle du réseau d'ordinateurs monté par Alintel. Ainsi pourra-t-il découvrir où se cache le plus grand secret du monde.

Modèle du savant français joué par François Truffaut dans le film "Rencontres du troisième type", Jacques Vallée vit en Californie. Avec *Alintel*, il a choisi de revenir à sa langue natale pour le premier livre d'une série dont le héros, Pierre Lesage, est un détective privé spécialisé en haute technologie.

9 782715 213951

89 F.

D 21 395 / 02-86

ISBN 2-7152-1395-6

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre